

précise le problème du partage de la *bonne littérature* et des autres littératures, dont l'importance sociale est considérable, surtout dans une société de masse. Mais, ici encore, il ne faut pas attendre un rapport analogique entre un groupe d'usagers et sa rhétorique ; la tâche est plutôt de reconstituer un système général de sous-codes, dont chacun se définit dans un certain état de société par ses différences, ses distances et ses identités à l'égard de ses voisins : littérature d'élite et culture de masse, avant-garde et tradition, constituent formellement des codes différents placés au même moment, selon l'expression de Merleau-Ponty, en « modulation de coexistence » ; c'est cet ensemble de codes simultanés, dont la pluralité a été reconnue par Jakobson¹, qu'il faudrait étudier ; et, comme un code n'est lui-même qu'une certaine manière de distribuer une collection fermée de signes, l'analyse rhétorique devrait relever directement non de la sociologie proprement dite, mais plutôt de cette socio-logique, ou sociologie des formes de classement, que postulaient déjà Durkheim et Mauss.

Telles sont, rapidement et abstraitement présentées, les perspectives générales de l'analyse rhétorique. C'est une analyse dont le projet n'est pas neuf, mais à laquelle les développements récents de la linguistique structurale et de la théorie de l'information donnent des possibilités renouvelées d'exploration ; mais, surtout, elle requiert de nous une attitude méthodologique peut-être nouvelle : car la nature formelle de l'objet qu'elle veut étudier (le message littéraire) oblige à décrire d'une façon immuable et exhaustive le code rhétorique (ou les codes rhétoriques) avant de mettre en rapport ce ou ces codes avec la société et l'histoire qui les produisent et les consomment.

*Extrait de « Littérature et société », Colloque Goldmann, 1966.
© Ed. de l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1967.*

Sémiologie et urbanisme

Le sujet de cet entretien se rapporte à un certain nombre de problèmes de la sémiologie urbaine.

Mais je dois ajouter que celui qui voudrait esquisser une sémiotique de la cité devrait être à la fois sémiologue (spécialiste des signes), géographe, historien, urbaniste, architecte et probablement psychanalyste. Puisqu'il est bien évident que ce n'est pas mon cas – en fait je ne suis rien de tout cela si ce n'est, et encore à peine, sémiologue –, les réflexions que je vais vous présenter sont des réflexions d'amateur, au sens étymologique de ce mot : amateur de signes, celui qui aime les signes, amateur de villes, celui qui aime la ville. Car j'aime et la ville et les signes. Et ce double amour (qui probablement n'en fait qu'un) me pousse à croire, peut-être avec quelque présomption, en la possibilité d'une sémiotique de la cité. A quelles conditions ou plutôt avec quelles précautions et quels préliminaires une sémiotique urbaine sera-t-elle possible ?

C'est là le thème des réflexions que je vais présenter. Je voudrais tout d'abord rappeler une chose très connue qui servira de point de départ : l'espace humain en général (et non seulement l'espace urbain) a toujours été signifiant. La géographie scientifique et surtout la cartographie moderne peuvent être considérées comme une sorte d'oblitération, de censure que l'objectivité a imposées à la signification (objectivité qui est une forme comme une autre de l'imaginaire). Et, avant de parler de la ville, je voudrais rappeler quelques faits de l'histoire culturelle de l'Occident, plus précisément de l'Antiquité grecque : l'habitat humain, l'« oikoumène », tel que nous pouvons l'entrevoir à travers les premières cartes des géographes grecs : Anaximandre, Hécatée, ou à travers la cartographie mentale d'un homme comme Hérodote, constitue un véritable discours, avec ses symétries, ses oppositions de lieux, avec sa syntaxe et ses paradigmes. Une carte du monde d'Hérodote, réalisée graphiquement, est construite comme un langage, comme une phrase, comme un poème, sur des oppositions : pays chauds et pays froids, pays connus et

1. *Op. cit.*, p. 213.

inconnus ; puis sur l'opposition entre les hommes, d'une part, et les monstres et chimères, de l'autre, etc.

Si, de l'espace géographique, nous passons maintenant à l'espace urbain proprement dit, je rappellerai que la notion d'*isonomie*, forgée pour l'Athènes du V^e siècle par un homme comme Clithène, est une conception véritablement structurale par laquelle le centre seul est privilégié, puisque tous les citoyens ont avec lui des rapports qui sont en même temps symétriques et réversibles¹. A cette époque, on avait une conception de la ville exclusivement significative, car la conception utilitaire d'une distribution urbaine basée sur des fonctions et des emplois, qui prévaudrait incontestablement de nos jours, apparaîtra plus tardivement. Je tenais à rappeler ce relativisme historique dans la conception des espaces significatifs.

Enfin, c'est dans un passé récent qu'un structuraliste comme Lévi-Strauss a fait, dans *Tristes Tropiques*, de la sémiologie urbaine, même si c'est à une échelle réduite, à propos d'un village Bororo dont il a étudié l'espace suivant une approche essentiellement sémiotique.

Il est étrange que, parallèlement à ces conceptions fortement significatives de l'espace habité, les élaborations théoriques des urbanistes n'aient accordé jusqu'à présent, si je ne m'abuse, qu'une place très réduite aux problèmes de la signification². Certes, des exceptions existent, plusieurs écrivains ont parlé de la ville en termes de signification. Un des auteurs qui a le mieux exprimé cette nature essentiellement significative de l'espace urbain est selon moi Victor Hugo. Dans *Notre-Dame de Paris*, Hugo a écrit un très beau chapitre, d'une intelligence très fine, « Celui-ci tuera celui-là » ; celui-ci, c'est-à-dire le livre, celui-là, c'est-à-dire le monument. En s'exprimant ainsi, Hugo fait preuve d'une façon assez moderne de concevoir le monument et la ville, véritablement comme une écriture, comme une inscription de l'homme dans l'espace. Ce chapitre de Victor Hugo est consacré à la rivalité entre deux modes d'écriture, l'écriture par la pierre et l'écriture sur le papier. Du reste, ce thème peut trouver son actualité dans les propos sur l'écriture d'un philosophe comme Jacques Derrida. Parmi les urbanistes proprement dits, on ne

parle guère de signification : un nom seul émerge, à juste titre, celui de l'Américain Kevin Lynch qui semble être le plus proche de ces problèmes de sémiotique urbaine dans la mesure où il s'est préoccupé de penser la ville dans les termes mêmes de la conscience qui la perçoit, c'est-à-dire de retrouver l'image de la ville dans les lectures de cette ville. Mais, en réalité, les recherches de Lynch, du point de vue sémiotique, demeurent assez ambiguës ; d'une part, il y a dans son œuvre tout un vocabulaire de la signification (par exemple il accorde une grande place à la lisibilité de la ville et c'est une notion très importante pour nous) et, en bon sémioticien, il a le sens des *unités discontinues* : il a essayé de retrouver dans l'espace urbain les unités discontinues qui, toutes proportions gardées, ressembleraient un peu à des phonèmes et à des sémantèmes. Ces unités, il les appelle chemins, clôtures, quartiers, noeuds, points de référence. Ce sont des catégories d'unités qui pourraient facilement devenir des catégories sémiotiques. Mais, d'autre part, en dépit de ce vocabulaire, Lynch a de la cité une conception qui demeure plus gestaltiste que structurale.

En dehors de ces auteurs qui se rapprochent explicitement d'une sémiotique de la ville, on assiste à une prise de conscience croissante des fonctions des symboles dans l'espace urbain. Dans plusieurs études d'urbanisme qui s'appuient sur des estimations quantitatives et sur des questionnaires de motivation, on voit pointer malgré tout, même si ce n'est que pour mémoire, le motif purement qualitatif de la symbolisation dont on se sert souvent aujourd'hui même pour expliquer d'autres faits. Nous trouvons par exemple dans l'urbanisme une technique relativement courante : la simulation ; or, la technique de la simulation conduit, même si elle est utilisée dans un esprit un peu étroit et empirique, à approfondir le concept de modèle, qui est un concept structural ou tout au moins pré-structural.

A un autre stade de ces études d'urbanisme, l'exigence de la signification se fait jour. On découvre peu à peu qu'il existe une espèce de contradiction entre la signification et un autre ordre de phénomènes et que, par conséquent, la signification possède une spécificité irréductible. Par exemple, certains urbanistes, ou certains de ces chercheurs qui étudient la planification urbaine, sont obligés de constater que, dans certains cas, il existe un conflit entre le fonctionnalisme d'une partie de la cité, disons d'un quartier, et ce que j'appellerai son contenu sémiotique (sa puissance sémiotique). C'est ainsi qu'ils ont remarqué avec une certaine

1. Sur Clithène et l'isonomie, cf. P. Lévêque et P. Vidal-Naquet, *Clithène l'Athénien*. (Paris, Les Belles Lettres, 1964. [Rééd. Paris, Macula, 1983.])

2. Cf. F. Choay, *L'Urbanisme : utopie et réalités*, Paris, Ed. du Seuil, 1965.

ingénuité (mais peut-être faut-il commencer par l'ingénuité) que Rome offre un conflit permanent entre les nécessités fonctionnelles de la vie moderne et la charge sémantique qui lui est communiquée par son histoire. Et ce conflit entre la signification et la fonction fait le désespoir des urbanistes. Il existe en outre un conflit entre la signification et la raison, ou tout au moins entre la signification et cette raison calculatrice qui voudrait que tous les éléments d'une cité soient uniformément récupérés par la planification, alors que c'est une évidence toujours plus grande qu'une ville est un tissu formé non pas d'éléments égaux dont on peut inventorier les fonctions, mais d'éléments forts et d'éléments neutres, ou bien, comme disent les linguistes, d'éléments marqués et d'éléments non marqués (on sait que l'opposition entre le signe et l'absence de signe, entre le degré-plein et le degré zéro, constitue l'un des grands processus de l'élaboration de la signification). De toute évidence, chaque ville possède cette espèce de rythme; Kevin Lynch l'a remarqué: il existe dans toute ville, à partir du moment où elle est véritablement habitée par l'homme, et faite par lui, ce rythme fondamental de la signification qui est l'opposition, l'alternance et la juxtaposition d'éléments marqués et d'éléments non marqués. Enfin, il existe un ultime conflit entre la signification et la réalité elle-même, tout au moins entre la signification et cette réalité de la géographie objective, celle des cartes. Des enquêtes conduites par des psychosociologues ont démontré que, par exemple, deux quartiers se jouxtent si nous nous fions à la carte, c'est-à-dire au « réel », à l'objectivité, alors que, à partir du moment où ils reçoivent deux significations différentes, ils se scindent radicalement dans l'image de la ville: la signification est vécue en opposition complète aux données objectives.

La cité est un discours, et ce discours est véritablement un langage: la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement en l'habitant, en la parcourant, en la regardant. Cependant, le problème est de faire surgir du stade purement métaphorique une expression comme « langage de la ville ». Il est très facile métaphoriquement de parler du langage de la ville comme on parle du langage du cinéma ou du langage des fleurs. Le vrai saut scientifique sera réalisé lorsqu'on pourra parler du langage de la ville sans métaphore. Et l'on peut dire que c'est exactement ce qui est arrivé à Freud lorsqu'il a parlé le premier du langage des rêves, en vidant cette expression de son sens métaphorique pour lui donner un sens

réel. Nous aussi, nous devons faire face à ce problème: comment passer de la métaphore à l'analyse lorsque nous parlons du langage de la ville? Encore une fois, c'est aux spécialistes du phénomène urbain que je me réfère car, même s'ils sont assez éloignés de ces problèmes de sémantique urbaine, ils ont cependant déjà remarqué (je cite le compte rendu d'une enquête) que « les données utilisables dans les sciences sociales présentent une forme bien peu adaptée pour une intégration aux modèles ». Eh bien, si c'est avec difficulté que nous pouvons insérer dans un modèle les données qui nous sont fournies, au sujet de la ville, par la psychologie, la sociologie, la géographie, la démographie, c'est que, précisément, il nous manque une dernière technique, celle des symboles. Par conséquent, nous avons besoin d'une nouvelle énergie scientifique pour transformer ces données, passer de la métaphore à la description de la signification, et c'est en cela que la sémiologie (au sens le plus large du terme) pourra peut-être, par un développement encore imprévisible, nous apporter une aide. Je n'ai pas l'intention d'évoquer ici les procédés de découverte de la sémiologie urbaine. Il est probable que ces procédés consisteraient à dissocier le texte urbain en unités, puis à distribuer ces unités en classes formelles, et, en troisième lieu, à trouver les règles de combinaison et de transformation de ces unités et de ces modèles. Je me bornerai à trois observations qui n'ont pas un rapport direct avec la ville mais qui pourront utilement orienter vers une sémiologie urbaine, dans la mesure où elles dressent un bilan rapide de la sémiologie actuelle et tiennent compte du fait que, depuis quelques années, le « paysage » sémiologique n'est plus le même.

La première observation est que le « symbolisme » (qu'il faut comprendre comme discours général concernant la signification) n'est plus conçu actuellement, tout au moins en règle générale, comme une correspondance régulière entre signifiants et signifiés. En d'autres termes, une notion de la sémantique qui était fondamentale il y a quelques années est devenue caduque; c'est la notion de lexique, c'est-à-dire d'un ensemble de listes de signifiés et de signifiants correspondants. Cette sorte de crise, d'usure de la notion de lexique, se retrouve dans de nombreux secteurs de la recherche. Tout d'abord, il y a la sémantique distributive des disciples de Chomsky, comme Katz et Fodor, qui ont déclenché une attaque en force contre le lexique. Si nous laissons le domaine de la linguistique pour celui de la critique littéraire, nous voyons que la critique thématique qui a prévalu pendant

quinze à vingt ans, tout au moins en France, et qui a formé l'essentiel des études de ce que nous appelons la nouvelle critique, se trouve, actuellement, limitée, remodelée, au préjudice des significés qu'elle se proposait de déchiffrer. Dans le domaine de la psychanalyse, enfin, on ne peut plus parler d'un symbolisme terme à terme; c'est évidemment la partie morte de l'œuvre de Freud : un lexique psychanalytique n'est plus concevable. Tout ceci a jeté un discrédit sur le mot « symbole », car ce terme a toujours laissé supposer jusqu'à aujourd'hui que la relation significative s'appuyait sur le signifié, sur la présence du signifié. Personnellement, j'utilise le mot « symbole » comme se rapportant à une organisation significative syntagmatique et/ou paradigmatique, mais non plus sémantique : il faut faire une distinction très nette entre la portée sémantique du symbole et la nature syntagmatique ou paradigmatique de ce même symbole.

De même ce serait une entreprise absurde de vouloir élaborer un lexique des significations de la cité en mettant d'un côté les lieux, les quartiers, les fonctions, et de l'autre les significations, ou plutôt en mettant d'un côté les lieux énoncés comme des signifiés et de l'autre les fonctions énoncées comme des signifiés. La liste des fonctions que peuvent assumer les quartiers d'une ville est connue depuis longtemps. On trouve en gros une trentaine de fonctions pour un quartier d'une ville (tout au moins pour un quartier du centre-ville : zone qui a été assez bien étudiée du point de vue sociologique). Cette liste peut bien sûr être complétée, enrichie, affinée, mais elle ne constituera qu'un niveau extrêmement élémentaire pour l'analyse sémiologique, un niveau qui sera probablement à revoir par la suite : non seulement à cause du poids et de la pression exercés par l'histoire, mais parce que, précisément, les significés sont comme des êtres mythiques, d'une extrême imprécision, et qu'à un certain moment ils deviennent toujours les signifiants d'*autre chose* : les signifiés passent, les signifiants demeurent. La chasse au signifié ne peut donc constituer qu'une démarche provisoire. Le rôle du signifié, lorsqu'on arrive à le cerner, est seulement de nous apporter une sorte de témoignage sur un état défini de la distribution signifiante. En outre, il faut noter qu'on attribue une importance toujours croissante au signifié vide, à la place vide du signifié. En d'autres termes, les éléments sont compris comme signifiants davantage par leur propre position corrélatrice que par leur contenu. Ainsi Tokyo, qui est un des complexes urbains les plus enchevêtrés que l'on puisse imaginer du point de vue sémantique,

possède cependant une sorte de centre. Mais ce centre, occupé par le palais impérial qui est entouré d'un fossé profond et caché par la verdure, est vécu comme un centre vide. En règle plus générale, les études faites sur le noyau urbain de différentes villes ont montré que le point central du centre de la ville (toute ville possède un centre), que nous appelons « noyau solide », ne constitue le point culminant d'aucune activité particulière, mais une espèce de « foyer » vide de l'image que la communauté se fait du centre. Nous avons là encore une place en quelque sorte vide, qui est nécessaire à l'organisation du reste de la ville.

La deuxième remarque est que le symbolisme doit être défini essentiellement comme le monde des signifiants, des corrélations et surtout des corrélations qu'on ne peut jamais enfermer dans une signification pleine, dans une signification ultime. Désormais, du point de vue de la technique descriptive, la distribution des éléments, c'est-à-dire des signifiants, épuise d'une certaine manière la découverte sémantique. Ceci est vrai pour la sémantique chomskienne de Katz et Fodor et même pour les analyses de Lévi-Strauss qui se fondent sur la clarification d'un rapport qui n'est plus un rapport analogique mais homologique (c'est une démonstration faite dans son livre sur le totémisme, qui est rarement citée). Ainsi on découvre que, lorsqu'on voudra faire la sémiologie de la ville, il faudra probablement pousser plus avant, et avec une minutie plus grande, la division signifiante. Pour cela, je fais appel à mon expérience d'amatteur. Nous savons que, dans certaines villes, il existe des espaces qui offrent une spécialisation très poussée des fonctions : c'est le cas, par exemple, du souk oriental où une rue est réservée aux tanneurs et une autre aux orfèvres seulement; à Tokyo, certaines parties d'un même quartier sont très homogènes du point de vue fonctionnel : pratiquement, on y trouve uniquement des bars ou des snacks ou des lieux de divertissement. Eh bien, il faudra aller au-delà de ce premier aspect et ne pas limiter la description sémantique de la ville à cette unité; il faudra essayer de dissocier des microstructures de la même façon qu'on peut isoler de petits fragments de phrase dans une longue période; il faut donc prendre l'habitude de faire une analyse très poussée, qui conduira à ces microstructures, et inversement il faudra s'habituer à une analyse plus large, qui aboutira vraiment aux macrostructures. Nous savons tous que Tokyo est une ville polynucléée; elle possède plusieurs noyaux autour de cinq à six centres; il faut apprendre à différencier sémantiquement ces centres, qui

d'ailleurs sont signalés par des stations ferroviaires. En d'autres termes, même dans ce secteur, le meilleur modèle pour l'étude sémiotique de la ville sera fourni, je crois, tout au moins au début, par la phrase du discours. Et nous retrouvons ici la vieille intuition de Victor Hugo : la ville est une écriture ; celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire l'usager de la ville (ce que nous sommes tous), est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments de l'énoncé pour les actualiser en secret. Quand nous nous déplaçons dans une ville, nous sommes tous dans la situation du lecteur des *Cent mille milliards de poèmes* de Queneau, où l'on peut trouver un poème différent en changeant un seul vers ; à notre insu, nous sommes un peu ce lecteur d'avant-garde lorsque nous sommes dans une ville.

Enfin, la troisième observation est qu'actuellement la sémiologie ne pose jamais l'existence d'un signifié définitif. Ce qui veut dire que les signifiés sont toujours des signifiants pour les autres, et réciproquement. En réalité, dans n'importe quel complexe culturel ou même psychologique, nous nous trouvons devant des chaînes de métaphores infinies dont le signifié est toujours en retrait ou devient lui-même signifiant. Cette structure commence à être explorée, vous le savez, dans la psychanalyse par J. Lacan, et aussi dans l'étude de l'écriture où elle est postulée si ce n'est explorée vraiment. Si nous appliquons ces idées à la ville, nous serons sans doute conduits à mettre en lumière une dimension que, je dois dire, je n'ai jamais vue, tout au moins clairement, citée dans les études et les enquêtes d'urbanisme. Cette dimension, je l'appellerai la dimension *érotique*. L'érotisme de la ville est l'enseignement que nous pouvons tirer de la nature infiniment métaphorique du discours urbain. J'utilise ce mot d'érotisme dans son sens le plus large : il serait dérisoire d'assimiler l'érotisme d'une ville au seul quartier réservé à ce genre de plaisirs, car le concept de lieu de plaisir est une des mystifications les plus tenaces du fonctionnalisme urbain ; c'est une notion fonctionnelle et non une notion sémiotique ; j'emploie indifféremment érotisme ou *socialité*. La ville, essentiellement et sémiotiquement, est le lieu de rencontre avec l'autre, et c'est pour cette raison que le centre est le point de rassemblement de toute ville ; le centre-ville est institué avant tout par les jeunes, les adolescents. Quand ces derniers expriment leur image de la ville, ils ont toujours tendance à restreindre, à concentrer, à condenser le centre ; le centre-ville est vécu comme le lieu d'échange des activités sociales et je dirais presque des

activités érotiques au sens large du terme. Mieux encore, le centre-ville est toujours vécu comme l'espace où agissent et se rencontrent des forces subversives, des forces de rupture, des forces ludiques. Le jeu est un thème qui est très souvent souligné dans les enquêtes sur le centre ; il y a en France une série d'enquêtes concernant l'attrait exercé par Paris sur sa banlieue, et on a observé à travers ces enquêtes que Paris en tant que centre, pour la périphérie, était toujours vécu sémiotiquement comme le lieu privilégié où est l'autre et où nous-mêmes sommes l'autre, comme le lieu où l'on joue. Au contraire, tout ce qui n'est pas le centre est précisément ce qui n'est pas espace ludique, tout ce qui n'est pas l'altérité : la famille, la résidence, l'identité. Naturellement, il faudrait, surtout pour la ville, rechercher la chaîne métaphorique, la chaîne qui se substitue à l'Éros. Il faut chercher plus particulièrement du côté des grandes catégories, des autres grandes habitudes de l'homme, par exemple la nourriture, les achats qui sont véritablement des activités érotiques dans la société de consommation. Je me réfère une fois de plus à l'exemple de Tokyo : les grandes gares qui sont les points de référence des quartiers principaux sont aussi de grands magasins. Et il est certain que la gare japonaise, la station-boutique, a fondamentalement une signification unique et que cette signification est érotique : achat ou rencontre. Il faudrait ensuite explorer les images profondes des éléments urbains. Par exemple, de nombreuses enquêtes ont souligné la fonction imaginaire du *cours* qui, dans toute ville, est vécu comme un fleuve, un canal, une eau. Il y a une relation entre la route et l'eau, et nous savons bien que les villes qui offrent le plus de résistance à la signification, et qui du reste présentent souvent des difficultés d'adaptation pour leurs habitants, sont justement les villes privées d'eau, les villes sans bord de mer, sans plan d'eau, sans lac, sans fleuve, sans cours d'eau ; toutes ces villes présentent des difficultés de vie, de lisibilité.

Pour terminer, je voudrais seulement dire ceci : dans les observations que je viens d'exposer, je n'ai pas abordé le problème de la méthodologie. Pour quelle raison ? Parce que, si l'on désire entreprendre une sémiologie de la ville, l'approche la meilleure, à mon avis, comme du reste pour toute entreprise sémiotique, sera une certaine ingénuité du lecteur. Nous devons être nombreux à essayer de déchiffrer la ville où nous nous trouvons, en partant, si c'est nécessaire, d'un rapport personnel. Dominant toutes ces lectures de diverses catégories de lecteurs (car nous

avons une gamme complète de lecteurs, du sédentaire à l'étranger), on élaborerait ainsi la langue de la ville. C'est pourquoi je dirai que le plus important n'est pas tant de multiplier les enquêtes ou les études fonctionnelles de la ville que de multiplier les lectures de la ville, dont, malheureusement, jusqu'à présent, seuls les écrivains nous ont donné quelques exemples.

En parlant de ces lectures, de cette reconstitution d'une langue ou d'un code de la ville, nous pourrions nous orienter vers des moyens de nature plus scientifique : recherche des unités, syntaxe, etc., mais en nous rappelant toujours qu'on ne doit jamais chercher à fixer et à rendre rigides les significés des unités découvertes, car historiquement ces significés sont extrêmement imprécis, récusables et indomptables.

Toute ville est un peu construite, faite par nous à l'image du navire *Argo* dont chaque pièce n'était plus une pièce d'origine, mais qui restait toujours le navire *Argo*, c'est-à-dire un ensemble de significations facilement lisibles et identifiables. Dans cet effort d'approche sémantique de la ville, nous devons essayer de comprendre le jeu des signes, de comprendre que n'importe quelle ville est une structure mais qu'il ne faut jamais chercher et qu'il ne faut jamais vouloir remplir cette structure.

Car la ville est un poème, comme on l'a souvent dit et comme Hugo l'a exprimé mieux que quiconque, mais ce n'est pas un poème classique, un poème bien centré sur un sujet. C'est un poème qui déploie le signifiant, et c'est ce déploiement qui finalement la sémiologie de la ville devrait essayer de saisir et de faire chanter.

1967, *Conférence organisée par l'Institut français de l'Institut d'histoire et d'architecture de l'Université de Naples, et la revue Op. cit. Repris dans L'Architecture d'aujourd'hui, n° 153, déc. 1970-janv. 1971.*

Préface

Certains linguistes affirment que la parole enfantine ne figure nullement un langage adulte déformé, impur, tout mêlé de « fautes », mais obéit, bien au contraire, à une grammaire originale, qui a ses règles et ses modèles propres : l'enfant engendre sa parole à partir de cette grammaire, non à partir de celle de ses parents. Autrement dit, le langage enfantin n'est pas déviant (point de vue dont se satisfaisait complaisamment ce qu'il faut bien appeler notre « adulte-centrisme »). Bien plus : on commence à redresser de la même façon la vue que l'on avait d'autres langages « déviants », tels ceux de l'aphasique, du psychotique ou du dément. C'est donc l'idée même (en fait fort morale) d'une *normalité* du langage qui est aujourd'hui attaquée.

Ce que la science découvre, la littérature l'avait déjà pressenti. Depuis Mallarmé, l'on sait que, loin de vouloir rejoindre la catégorie générale du « bien-écrire », chaque œuvre doit proposer sa propre langue, édifier son propre système, non plus au niveau second des figures et des images, qui est celui de la rhétorique, mais au niveau même des relations essentielles, qui est celui de la langue. C'est ce que fait Antoine Gallien : il élabore dans son texte un ensemble de traits et de règles, bref un système de formes, non un système d'images.

Cette grammaire personnelle obéit aux deux contraintes qui fondent toute grammaire : elle est constante et intelligible. Constante, elle est donnée dès la première phrase et court ensuite, égale et inflexible, rapide et sans hâte, nous faisant savoir par cette permanence que rien ne peut s'énoncer hors d'elle et qu'elle détermine tout ce que l'auteur veut nous dire. Intelligible, elle organise la stabilité des relations plus que l'invention des mots : parce qu'il sait qu'il écrit, c'est traverser tout le langage, atteindre à la racine les différences immatérielles qui le fondent, Antoine Gallien produit, non un lexique (ce ne sont pas les mots qui font une langue, et peu importe qu'ils soient purs ou cosmopolites, réalistes ou sublimes), mais une syntaxe, puisque c'est là que le sujet joue avec les structures profondes de l'énoncia-